

LACHE !

PAR MME LA BARONNE S. DE BOUARD

En dépit de tous ses efforts, Suzanne Raincy ne parvenait ni à dompter, ni même à dissimuler complètement une secrète et pénible préoccupation.

C'était son jour, et l'élégant salon aux meubles de satin jaune d'or, aux fenêtres drapées de lampas broché à grandes fleurs mais sur un fond d'or terni, le salon encombré de bibelots artistiques de fleurs et d'albums, ne désemplissait pas, car les réceptions de Mme Raincy étaient très assidûment suivies.

Suzanne, mieux que jolie, possédait l'inaltérable beauté et l'invincible charme qui ne sont autre chose que le reflet d'une âme forte et d'une intelligence rare sur un visage doux et sérieux. Si elle n'attirait pas les fades compliments et le frivole marivaudage qui sont monnaie courante dans la plupart des salons à la mode, du moins elle avait ce rare et heureux privilège d'exciter et de retenir la sympathie. Les femmes l'aimaient pour son amitié franche et dévouée, pour son bon conseil, son sens droit et juste ; les hommes recherchaient respectueusement sa conversation attrayante et élevée aussi dépourvue de la trop libre aisance que de la timide gaucherie.

Son mari et elle réalisaient au plus haut point l'idéal du mariage chrétien : ils ne vivaient que l'un pour l'autre, et, tous deux, pour les six enfants qui leur formaient la plus belle et la plus enviable des couronnes. Leur fortune était modeste : elle se composait simplement des appointements de Michel Raincy, vérificateur des eaux et forêts. On sait que les situations de l'administration forestière sont plus honorifiques que rémunératrices. Afin d'ajouter aux ressources du ménage, Michel, intelligent et brillant élève de l'École de Nancy, occupait ses loisirs à faire courir la plume, et ses articles, souvent remarquables, étaient disputés non seulement par les journaux de la région, mais encore par ceux de Paris.

Cette double situation créait à M. et à Mme Raincy de nombreuses relations. La plupart n'étaient point banales, car généralement, quand des connaissances nouvelles paraissaient dans l'hôtel du cours Léopold, elles étaient promptement classées : celles que l'esprit futile et superficiel du monde aimait seul ne revenaient que rarement ; elles trouvaient le salon de Suzanne trop sérieux et n'y rencontraient, d'ailleurs, qu'un froid accueil ; les autres, — il faut dire que l'élite est presque toujours le petit nombre, — passaient vite au rang d'amis, et on les recevait avec la plus cordiale intimité.

Il fallait à Suzanne beaucoup de sagesse et d'économie pour équilibrer son budget de façon que les réceptions, pour ainsi dire obligatoires, ne nuisissent en rien à la vie de chaque jour, et au bien-être, à l'éducation des enfants.

Mais Suzanne était à la fois très active, très adroite et très raisonnable ; ses toilettes fort simples et qu'elle confectionnait elle-même suivaient discrètement la mode sans la dépasser et ne tendaient jamais à éclipser celles de ses égales, ou à égaler celles de ses supérieures en position ou en fortune.

Ce jour-là, par extraordinaire, Mme Raincy, habituellement calme, était nerveuse, agitée, et n'accordait qu'une oreille distraite à la conversation générale ; parfois elle prêtait l'oreille ou redressait brusquement sa tête penchée sous le poids d'une inquiète pensée ; sa main ouvrait et repliait par saccades les lames d'ébène de son éventail en moire grise. . . . Elle ne retint pas avec les instances accoutumées, les amis privilégiés pour lesquels elle prolongeait volontiers l'heure de la réception, et, quand le dernier visiteur eut franchi le seuil du salon, le sourire stéréotypé sur ses lèvres, s'en effaça et un gros soupir échappa de sa poitrine oppressée.

Rapidement, le froufrou de sa robe produisant sur son passage comme un battement d'ailes précipité, elle traversa dans toute sa longueur le vestibule ouaté d'une épaisse moquette et tourna le bouton d'ivoire d'une porte à deux battants. A sa grande surprise, le pêne ne joua pas dans sa gâche ; elle eut beau malmener la serrure récalcitrante, la porte ne céda pas et le bruit que fit Suzanne impatiente l'empêcha d'entendre celui beaucoup plus léger d'un papier froissé en toute hâte.

— Michel ! disait la jeune femme, Michel, n'es-tu pas là ? . . .

La clef tourna à l'intérieur, la porte s'ouvrit, et Michel Raincy, un peu pâle, son œil troublé, faisant vivement le tour de la pièce, parut devant sa femme.

— Quelle vivacité, ma Suzanne ! dit-il d'un ton qu'il s'efforçait visiblement de rendre léger.

— Pourquoi te renfermes-tu ? . . .

— Oh ! oh ! quelle inquisition ? Madame ne me permet pas de clore ma porte pour . . . travailler un peu tranquille ?

— Ne plaisante pas, dit Suzanne, le fond de ton accent donne un démenti si formel à tes paroles !

— Voyons, Suzanne, qu'as-tu ? que veux-tu dire et que crois-tu donc ? . . .

— Je ne sais pas, mon ami.

— Toi si sage, quelle folie ! . . .

— Explique-t-on, raisonne-t-on un pressentiment ? Michel, pour la première fois depuis douze ans, tu me dissimules quelque chose . . . Tu travaillais, dis-tu ? . . . fais voir tes comptes ou ton article.

Instinctivement, Michel posa la main sur son buvard en maroquin.

— Voyez-vous cette curieuse ! . . . Je travaillais . . . sans ma plume . . . l'esprit ne peut-il pas s'exercer seul ? . . .

— Michel, tu me caches quelque chose . . .

— Encore ! . . . ma chérie, je . . . je t'assure que non.

— Tu es pâle, ton regard fuit le mien.

— C'est ton agitation qui me peine et me fait du mal. Je t'en conjure, calme-toi. Dis-moi ce qui t'inquiète, je dissiperai tes craintes.

— Ce matin, à déjeuner, tu ne peux nier avoir été sombre et triste, à peine as-tu goûté à des plats qui te plaisent et que j'avais fait préparer à ton intention . . . et puis . . .

— Et puis, voyons, mon cher juge d'instruction ?

— Et puis, poursuivit la jeune femme avec effort, quand Louis et Fabien se sont levés de table et ont pris leurs cartons pour se rendre à l'externat, tu ne les a pas embrassés comme à l'ordinaire.

— Vraiment ! . . .

— Non : tu les as serrés contre toi d'un mouvement passionné.

— Eh ! tous les jours on a de ces élans de tendresse. Suzanne, en continuant ainsi, tu m'affligeras, je crains que ton imagination ne t'occasionne des secousses malades . . .

Mme Raincy soupira.

— Michel, tu vas me jurer . . .

Il l'interrompit avec une sorte de colère.

— Allons ! dit-il, cesse cet enfantillage. Voici cinq heures. Ne dois-tu pas chanter au salut, chez les Dominicaines ? . . .

— J'avais promis, mais je n'y songeais plus.

— Il est grand temps que tu partes. Va, va t'habiller, ma Suzanne, et prie bien le bon Dieu . . .

Elle hésita un instant, puis, voyant l'air mécontent de son mari, elle n'osa point insister davantage. A regret elle fit un pas vers la porte, retournant vers lui la tête . . .

— Allons ! fit Michel, viens m'embrasser, enfant . . .

Très tendrement il baisa son front et ses joues ; elle lui rendit avec effusion son étreinte et enfin franchit le seuil.

La porte refermée, Raincy tomba dans un fauteuil et étreignit son front entre ses mains crispées :

— Oh ! Dieu ! ô mon Dieu ! gémit-il d'une voix sourde, elle voit trop clair ! . . .

A l'église, sous les arceaux de la paisible chapelle où la demi-obscurité et le silence répandaient un calme mystique, Suzanne se rasséréna un peu ; elle pria, elle pleura sans trop savoir pourquoi devant le Dieu compatissant et indulgent à toute souffrance : ces larmes détendirent ses nerfs surexcités.

Quand elle sortit, le salut terminé, il était plus de six heures, le jour baissait rapidement. Au lieu de rentrer chez elle par le plus court, elle prit des rues détournées ; car elle voulait aller chercher les deux garçons, ses aînés, externes au petit collège des Oblats de Marie. Quand elle arriva, ils étaient déjà partis sous la direction du frère convers. Suzanne s'en revint seule.

Et avec cette solitude, que la tristesse de la nuit descendant sur la terre rendait plus lourde, ses inquiétudes lui revinrent aussi.

Elle se mit à marcher plus vite, éprouvant une grande hâte de quitter l'ombre que projetaient plus épaisse les grands arbres du cours et de retrouver sa maison souriante et gaie, la lanterne aux verres de couleur éclairant le vestibule, les enfants s'y bousculant pour arriver plus vite à leur mère, et Michel l'attendant dans la salle à manger, paisiblement les pieds sur les chenets, au coin du feu, près de la table dressée.

C'était l'accueil de tous les jours quand elle rentrait au logis, ah ! qu'il lui tardait de se réchauffer à cette tiède atmosphère chargée de tendresse, car vraiment sous ces arbres, dans cette route sombre où les pas s'assourdisaient sur le sable fin, il faisait trop froid et trop noir !

Un frisson agita Suzanne. Que novembre était un triste mois et que l'hiver venait vite !

Tout à coup elle tressaillit et s'arrêta comme si un choc violent l'eût clouée sur place.

Le nom de son mari arrivait à ses oreilles prononcé par un homme causant avec un autre, et marchant en sens inverse de la jeune femme.